

Je remercie Madame Michelle Gable d'avoir saisi la singularité de cette redécouverte qui rappelle que Paris est, à l'aube du XX^e siècle, une des capitales culturelles du monde sachant, tel un phare, attirer et accueillir les artistes de talent. Cent ans plus tard, Paris conserve encore ses mystères et ses secrets.

M. O.

**La véritable découverte
de l'appartement
de Marthe de Florian**

Marc Ottavi
Expert en Tableaux



Collection particulière

Marthe de Florian de son vrai nom Mathilde Beaugiron.

G. Boldini
Présente ses compliments
à Madame M. de Florian
et à son retour et espère
avoir le plaisir de la revoir
M. Boulevard Berthier

Collection particulière

Le téléphone avait sonné en fin d'après-midi. Je reconnus la voix d'Olivier Choppin de Janvry, commissaire-priseur à Drouot, qui, après les politesses d'usage, me posa la question qui lui brûlait les lèvres : « Monsieur l'expert, connaissez-vous l'œuvre du peintre Boldini ? ».

Giovanni Boldini est un portraitiste de la fin du XIX^e siècle dont les pinceaux avaient immortalisé le Tout-Paris de la Belle Époque ainsi que les femmes de l'aristocratie, comtesses ou duchesses, et les mondains. À cause de sa célébrité de nombreux faussaires l'avaient imité allant même jusqu'à signer de son nom.

Je répondis sans hésiter que l'œuvre m'était familière mais que la confirmation de l'authenticité ne pouvait se faire que « de visu ». Rendez-vous fut pris pour le milieu de la semaine suivante. Olivier Choppin de Janvry m'informa avoir été chargé par un juge des tutelles de l'inventaire des biens d'une très vieille dame qui finissait sa vie dans une maison de retraite du sud de la France.

L'homme de loi devait sauvegarder les biens de sa protégée et nous chargeait de les recenser et les évaluer.

En cet après-midi du printemps 2010, nous nous sommes retrouvés au pied d'un immeuble ancien du 9^e arrondissement de Paris, dans un quartier romantique nommé « La Nouvelle Athènes » lors de sa construction en 1824.

Le commissaire-priseur était accompagné de sa charmante associée, Karine de Villanfray, et s'était adjoint un photographe, Luc Paris, non pour immortaliser l'instant, car nous ne savions pas ce que nous allions trouver, mais parce que les photographies sont utiles pour effectuer des recherches d'authenticité.

Étonnamment, la clé de la porte d'entrée de l'immeuble — que nous avions reçu par la Poste — ne correspondait pas à la serrure, laquelle avait d'ailleurs été remplacée par un digicode. Nous avons ainsi attendu un bon moment dans la rue, tout en laissant vagabonder notre imagination sur ce que nous pourrions découvrir.

Enfin, un voisin complaisant nous permit d'entrer dans le hall de l'immeuble. Au troisième étage, les serrures, qui elles correspondaient bien aux clés, s'ouvrirent en grinçant.

Seule la porte ouverte dispensait un peu de lumière dans la pénombre du corridor où nous fûmes accueillis par une autruche empaillée.

Dans l'appartement, tout était gris : les murs, les tapis, les meubles, les lustres, la vaisselle. Les couleurs d'origine s'effaçaient devant la poussière du temps.

La disposition de l'intérieur était classique. Un couloir qui desservait une salle à manger, un salon et, enfin, une chambre. Trois pièces que je parcourus dans une demi-obscurité, les volets étant fermés et l'électricité coupée depuis longtemps.

Je commençais ma visite par la salle à manger garnie d'un mobilier classique datant du XIX^e siècle, buffet avec sa desserte, sa table et ses chaises assorties, mobilier d'appoint surchargé de journaux et courriers divers.

Sur la table se trouvaient quelques bibelots décoratifs, une coupe, un compotier, un dessous de plat et c'est en soulevant l'un de ces objets que je m'aperçus qu'en fait la nappe était jaune !

Dans le salon, le commissaire-priseur avait bataillé pour ouvrir un volet. Il avait fallu déplacer les sièges et petits meubles pour accéder à la fenêtre et encore n'avions-nous qu'un demi volet de fer ouvert, l'autre moitié étant trop rouillée.

Dans ce décor, encombré de meubles et bibelots de toute sorte, m'apparut le portrait en pied de Marthe de Florian, drapé dans sa robe rose, le profil du visage délicatement ciselé.



lucparisphotographies@orange.fr



Photo : Luc Pâris, lucparisphotographies@orange.fr

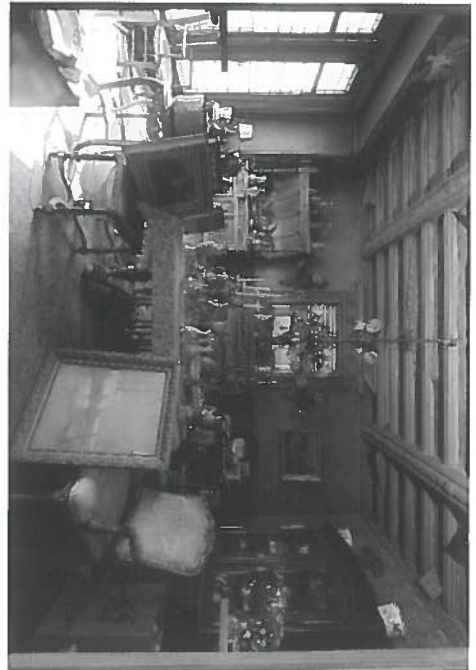


Photo : Luc Pâris, lucparisphotographies@orange.fr

Oliver Choppin de Janvry m'interpella, impatient : « Alors, ce tableau de Boldini est authentique ? ».

Absorbé par sa lecture, interpellé par sa beauté, je mis quelques minutes à répondre : « Un chef-d'œuvre ».

Je ne savais pas encore que la toile n'était répertoriée dans aucun ouvrage, aucune monographie, ce qui est rare au vu de sa taille — un format grandeur nature — et de l'importance du peintre.

Une grande sensibilité se dégageait du portrait de cette femme encore inconnue à la pose si singulière. L'artiste avait su restituer sa beauté en dégageant les traits parfaits de son profil. J'admirais les cheveux retenus en arrière pour dégager son cou ; ses mèches romantiques à l'anglaise sur son front ; son décolleté profond paré d'un collier de perles scintillant ; son épaule dénudée et ses mains sortant d'un frou-frou de soierie rose.

Le fond du tableau était volontairement sobre, de couleur neutre et ne visait qu'à faire ressortir la parfaite carnation des chairs, les plissés vaporeux et le soyeux de la robe. Dans sa touche de peinture, Boldini avait allongé son coup de pinceau — des traits longs pour délimiter les formes — trop longs pour n'importe quel artiste mais pas pour ce virtuose. Cette spontanéité, cette envolée gestuelle, ce lyrisme du trait étaient sa marque.

Sans le savoir encore, j'avais devant moi Marthe de Florian, une des plus belles femmes de Paris, dont l'élégance extrême avait su inspirer le peintre.

Boldini l'avait saisie dans la plénitude de sa beauté. Le talent de l'artiste l'avait transcendée et lui avait donné ce qui manque à la photographie : ce souffle de vie, qui ne se retrouve qu'en peinture sous la main d'un maître.

Olivier Choppin de Janvry et son assistante ont commencé à inventorier chaque objet, meuble ou bibelot, les décrire et leur attribuer une estimation quand de légers coups furent frappés à la porte. C'était une voisine, habitante de longue date de l'immeuble, qui s'étonnait de notre présence et nous fit savoir qu'elle n'avait jamais vu personne entrer ou sortir de cet endroit depuis plus de cinquante ans.

Dans ce décor du XIX^e siècle, le temps semblait suspendu, comme si le propriétaire avait claqué la porte de son appartement le matin pour y revenir le soir mais s'était absenté à jamais.

Intrigués, nous avons regardé les documents que nous avions trouvés sans découvrir aucune correspondance ou aucun journal après 1955. La dernière occupante avait conservé non seulement le mobilier mais tout le courrier des générations précédentes depuis 1900. L'appartement et son contenu avaient traversé un siècle sans changement.

Des lettres, serrées dans les tiroirs d'un bureau, donnèrent l'identité du modèle : Mathilde Beaugiron, née dans une famille modeste à Paris en 1864. D'une grande beauté, elle avait pris le pseudonyme de Marthe de Florian, une coutume habituelle chez les mondaines. Son charme et sa grâce avaient subjugué le Tout-Paris.

Soigneusement liées entre elles par un ruban de couleur différente se trouvaient les lettres intimes, trois pour Clemenceau, ruban bleu ; cinq pour Raymond Poincaré, ruban rouge ; sept pour Paul Deschanel, ruban rose et d'autres encore... Tout le ministère de la Troisième République semblait s'être donné rendez-vous dans le salon de Marthe de Florian.

Elle avait commandé une voiture, offerte par un prétendant, dont l'intérieur avait été modifié luxueusement par la maison Rothschild. Personne ne semblait

résister à cette ambitieuse dont la petite-fille était cette très vieille dame qui terminait ses jours dans le sud de la France.

Par précaution, en raison de sa grande valeur, je rapportais le portrait en mon bureau où je l'accrochais. La possession éphémère d'une telle œuvre d'art où s'allient beauté et talent — fût-elle de quelques jours ou semaines — est un des privilèges de l'expert. Pas une journée sans la regarder, s'imprégner de sa magnificence et en découvrir les secrets.

Puis un jour nous avons appris que les héritiers désiraient tout disperser aux enchères à Drouot sous le marteau d'ivoire de Maître Olivier Choppin de Janvry. La préparation de la vente fut passionnante, les publicités à la hauteur de l'événement.

Pour admirer le portrait les acheteurs étaient venus du monde entier, l'examinant minutieusement, le commentant, le critiquant *mezza voce* parfois dans le seul but de décourager les autres amateurs.

Enfin, arriva le premier jour de l'exposition à Drouot. Karine de Villanfray avait judicieusement choisi de restituer l'atmosphère de l'appartement, des cloisons mobiles reproduisaient les dimensions des pièces, salle à manger, bureau, chambre, couloir, avec la même disposition.

La foule des grands jours était venue, pour voir, pour sentir, pour s'imprégner de cette découverte laissant échapper parfois des pronostics sur l'enchère finale :

Pierre : « Un million, je l'affirme ».

Paul : « Impossible, la plus forte enchère pour Boldini est de huit cent mille euros... ».

Puis ce fut la vente. Les enchérisseurs sérieux s'étaient présentés. Certains avaient demandé à être au téléphone ; d'autres, dans la salle, avaient requis la discrétion lors des enchères.

Chacun dans l'étude du commissaire-priseur avait son rôle : pour celui-ci, les acheteurs de bibelots et meubles ; pour celui-là les acheteurs de tapis et lustres ; pour les autres la charge des acheteurs anglais, chinois, américains ou français.

Drouot ce jour était une Tour de Babel.

Puis, nous avons présenté le tableau sur un chevalet afin de le livrer au feu des enchères.

D'abord bruyant le public dans la salle s'est tu, admiratif.

Après quelques secondes de silence, j'ai lancé la mise à prix, volontairement basse, pour accroître le désir des collectionneurs dans leur envie d'acquisition.

Je souhaitais que chacun d'eux puisse porter l'enchère et ainsi devenir pendant quelques secondes le détenteur éphémère du portrait de Marthe de Florian, jusqu'à ce qu'une autre enchère l'en dépossède, enchère qui elle-même se devra d'être dépassée...

Cet effet d'entraînement anime le jeu des enchères.

Largement au-dessus d'un million d'euros, ils sont trois à rester en lice, le visage attentif, les yeux oscillants entre le tableau et le marteau du commissaire-priseur.

L'un semble tendu quand une enchère dépasse la sienne. Chargé d'espoir, il relance le jeu jusqu'à ce qu'il en soit l'adjudicateur final. Son visage s'éclaire d'un large sourire lorsque le commissaire-priseur lui adjuge le portrait dans un tonnerre d'applaudissements. Le marteau d'ivoire est tombé enlevant à tous leur rêve pour l'accorder à notre collectionneur passionné.